

9 septembre 1937

Adelaide Anson-Gravetty émergea du sommeil avec la sensation que ce jour ne serait pas comme les autres. Puis, elle se souvint que c'était son anniversaire : vingt et un ans. À partir de maintenant, elle était majeure et entièrement maîtresse de son destin. C'était en quelque sorte le premier jour du reste de sa vie. Le jour où, bien qu'elle n'en sache encore rien, sa vie allait être bouleversée.

Elle sortit du lit, traversa la pièce et tira les rideaux. Les rayons du soleil matinal lui procurèrent une bouffée de joie. Elle ouvrit la croisée et se pencha vers les jardins du square. Il y avait déjà beaucoup de monde ! Elle observa les allées et venues des badauds comme elle en avait l'habitude, mais, pour une raison qui lui échappait, elle avait l'impression, ce jour-là, de les voir pour la première fois. Des valets promenaient des chiens dans les allées, un garçon proposait des journaux à la criée depuis son étal de l'autre côté du square, la vieille Mme Harriman avait déjà pris possession de son banc favori. Rien n'avait changé et, pourtant, tout lui paraissait différent parce qu'elle contemplait désormais la scène avec des yeux d'adulte. Un coup frappé à la porte annonça Florrie, la bonne à tout faire, qui entra avec le thé rituel du matin.

— Oh, mademoiselle Adelaide, vous êtes déjà debout ! s'exclama-t-elle en posant le plateau et en attrapant le peignoir jeté sur une chaise. Allons, enfiler votre peignoir. Vous allez attraper la mort avec cette fenêtre ouverte.

— Ne t'inquiète pas, Florrie, rit Adelaide. Il ne fait pas froid. C'est un si beau matin.

— Peut-être mademoiselle, mais vous ne devriez pas vous exhiber comme ça à la fenêtre en chemise. Que dirait monsieur ?

— Comment le saurait-il, répondit Adelaide d'un ton de conspiratrice, si tu ne lui dis rien ?

Florrie renifla. Elle connaissait Adelaide depuis ses trois ans et elle ne l'avait jamais dénoncée au maître.

— Buvez votre thé tant qu'il est chaud, dit-elle, je vais faire couler votre bain.

— Merci Florrie, dit Adelaide d'un air contrit que démentaient les éclats espiègles de ses yeux.

— Puis-je avoir l'honneur d'être la première à vous souhaiter votre anniversaire, mademoiselle ? ajouta Florrie en pivotant pour quitter la chambre.

— Merci, Florrie.

Adelaide adressa à la bonne un sourire où l'affection était sincère. Elle emporta sa tasse près de la fenêtre et s'installa sur une chaise pour continuer à observer les allées et venues dans le square tout en sirotant dûment son thé.

Vingt et un ans ! pensa-t-elle. Père ne pourra désormais plus se mettre en travers de mon chemin ! Cela ne s'était jamais réellement produit. Son père, Richard Anson-Gravetty, pouvait lui tenir la bride haute puisqu'elle dépendait financièrement de lui, mais en devenant majeure, elle pouvait à présent choisir d'occuper un emploi comme elle en avait toujours eu l'intention et, dans ce cas, elle n'aurait plus besoin de s'en remettre à lui. Elle pourrait être totalement indépendante. C'était une perspective grisante.

Elle y accorda un temps de réflexion tout en savourant son bain. Certes, elle adorait son père, mais il avait tendance à se montrer autoritaire et, quand il prenait une décision, il n'y avait pas grand-chose à faire. De tempérament vif, il réagissait à toute opposition par un emportement démesuré. Adelaide et sa mère avaient très tôt compris que la meilleure manière de maintenir une certaine harmonie dans leur foyer était de faire en sorte que leur père et époux soit heureux ; d'agir selon son bon vouloir et de ne pas oublier de requérir sa permission avant de se lancer dans tout ce qui aurait pu sortir de l'ordinaire.

Maman. Sa chère maman, pensa Adelaide. Si jolie, si craintive, si... mais quoi ? Indécise ? Docile ? Faible ? Heather Anson-Gravetty avait passé toute son existence d'épouse dans l'ombre de son mari : malléable, soucieuse de plaire. Lorsqu'elle avait rendu l'âme, alors qu'Adelaide n'avait que seize ans, elle n'avait pas semblé manquer à Richard. En revanche, elle manquait horriblement à sa fille. À l'époque, Adelaide était en pension et elle n'avait été envoyée chercher qu'à la dernière minute pour découvrir sa mère alitée, ses longs cheveux auburn ternis et en bataille autour de la peau parcheminée de son visage. Adelaide n'ignorait pas que sa mère souffrait depuis un certain temps, mais personne n'avait jugé bon de l'informer de la rapidité avec laquelle sa santé s'était détériorée. Lorsqu'elle pénétra enfin dans la chambre, ce fut pour découvrir contre l'oreiller blanc une forme frêle qui lui arracha un cri de détresse aussitôt refoulé par la poigne de fer que son père posa sur son épaule. C'était la dernière fois qu'ils se retrouvaient tous les trois, mais ce fut Adelaide, pas Richard, qui demeura au chevet de la malade pour lui tenir la main. Lorsque sa mère rendit son dernier rôle, ce fut aussi Adelaide qui posa la tête sur la courtépointe et versa des larmes. Richard ne fit que tourner les talons pour laisser sa fille en deuil sangloter, seule,

à côté du lit. Cependant, pensa Adelaide dans l'eau tiède de son bain ce matin-là, c'était caractéristique de son père. Il n'affichait jamais ses émotions... hormis lorsqu'il était en colère. Au cours des jours qui avaient suivi le décès de sa mère, Adelaide avait compris que Richard n'était pas tant affligé par le décès de son épouse que furieux que celle-ci ait osé mourir sans sa permission. Il l'évoquait rarement, et lorsqu'il y faisait allusion, ce n'était jamais, selon sa fille, avec affection. « C'est comme s'il l'avait remise dans un placard pour l'oublier à tout jamais », avait confié Adelaide à sa grand-mère un jour. « C'est sa manière d'affronter le deuil, avait répondu doucement bonne-maman. Certaines personnes trouvent plus facile de ne plus penser à leurs chers disparus ou de ne jamais en parler, de les dissimuler en quelque sorte. Cela peut être si douloureux pour elles ! » Elle avait ajouté en souriant : « Elle me manque à moi aussi, tu sais, alors nous n'aurons qu'à parler d'elle toutes les deux, *hein*¹ ? »

À dater de ce jour, la vie n'avait guère été facile pour Adelaide. Bien que sa mère n'ait jamais ouvertement pris parti contre son père, Adelaide savait que, à certaines occasions, elle avait été dans son camp et avait fait ce qu'elle pouvait pour contrer les règles immuables de Richard. Après les funérailles, la jeune fille avait été renvoyée en pension et avait passé la majeure partie de ses vacances scolaires en compagnie de bonne-maman, la mère française de Heather. Les parents de Richard étaient encore tous deux en vie, mais Adelaide n'en était pas aussi proche. Elle était depuis toujours plus attachée à la mère de sa mère, et ce fut bonne-maman qui aida Adelaide à surmonter son chagrin au cours des jours douloureux qui suivirent la mort de Heather. Ce fut elle qui soutint la cause de sa petite-fille chaque fois que le

1 Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

besoin s'en fit sentir, qui s'opposa à son gendre chaque fois qu'elle le trouvait trop sévère, qui lui offrit l'amour et la chaleur que son père paraissait incapable d'exprimer. Lorsqu'Adelaide avait manifesté le souhait d'entrer à l'université, Richard s'était montré inflexible en arguant que c'était une perte de temps et d'argent, et ce, alors même qu'une place l'attendait au King's College de Londres. Adelaide n'avait jamais su ce que bonne-maman avait dit pour le faire changer d'avis mais, pour finir, son père avait haussé les épaules :

— Fais-en à ta guise, même si je ne vois absolument pas l'intérêt pour les femmes de faire des études.

Adelaide avait opté pour un cursus de français, une matière qu'elle trouvait facile dans la mesure où elle était déjà pratiquement bilingue. Bonne-maman avait toujours tenu à lui parler dans cette langue, même quand elle n'était qu'une petite fille, et Adelaide s'exécutait avec enthousiasme. Elle parlait aussi le français avec sa mère, mais jamais en présence de Richard. Il le lui avait expressément interdit, parce qu'il ne le comprenait pas et refusait d'être ainsi exclu de la conversation.

Finie l'université ! pensa Adelaide quand elle sortit enfin de son bain et commença à s'habiller. Elle avait passé son diplôme plus tôt dans l'année et elle était désormais, à son corps défendant, une « dame oisive ». Elle ne pouvait compter sur une mère pour l'accompagner dans son entrée dans le monde ; d'ailleurs, toute cette histoire de débutantes la révoltait. Adelaide était une femme d'action. Elle voulait gagner son pain sans dépendre d'autrui et sortir de cette bulle confortable où elle étouffait. Elle voulait se mesurer à la réalité.

Le matin du jour où sa fille atteignait sa majorité, Richard Anson-Gravetty n'était pas à la maison ; il était en déplacement pour affaires et ne rentrerait que le soir. Ainsi, lorsqu'Adelaide descendit enfin dans la

salle à manger, elle dut prendre son petit déjeuner seule. Solitaire, elle décacheta les cartes de ses grands-parents et de son cousin Andrew, et ouvrit la lettre énigmatique qui l'attendait à côté de son couvert, sans personne pour assister à l'événement.

L'enveloppe dactylographiée lui était directement adressée, et si elle affichait un timbre de Belcaster, Adelaide n'avait pas la moindre idée de qui pouvait en être l'expéditeur. Elle finit par l'ouvrir d'un coup de coupe-papier et en tira le contenu. Elle provenait d'un cabinet de notaires, Brewer, Harben et Brewer, Cathedral Road, Belcaster. Elle la parcourut rapidement avant d'en saisir tout le sens et de la relire soigneusement.

Chère Mademoiselle Anson-Gravetty,

Permettez-moi de vous féliciter pour votre majorité. Je vous écris la présente conformément aux dispositions ultimes de feu votre grand-père, Sir George Hurst. Comme vous n'êtes pas sans l'ignorer, il nous a quittés en 1920 et vous a laissé un legs substantiel qui doit vous revenir à votre vingt et unième anniversaire. En tant qu'unique descendante de Sir George, vous avez été désignée comme légataire résiduaire avec pour clause d'investir les fonds sous fiducie jusqu'à votre majorité.

Cette date étant arrivée, je vous prie respectueusement de bien vouloir vous rapprocher de notre étude afin que nous puissions vous détailler les clauses dudit testament. Je suis certain que votre beau-père dispose d'un conseiller financier qui pourra prendre le relais à présent que je ne puis continuer mon rôle de fiduciaire, mais je serais ravi de vous rencontrer pour vous présenter nos registres affé-

rents à la gestion de votre compte à ce jour. J'espère qu'ils vous donneront toute satisfaction.

Je vous serais reconnaissant de bien vouloir écrire à ma secrétaire afin de fixer un rendez-vous à votre convenance et je reste, jusqu'alors, à votre entière disposition.

Avec mes sincères salutations.
Arthur Brewer

Adelaide fixa la lettre et revint à l'enveloppe afin de s'assurer que celle-ci lui était vraiment destinée. Oui, l'adresse était claire sur ce point. Elle relut une fois de plus la missive. Son grand-père, Sir George Hurst ? Son grand-père ne s'appelait pas Hurst. Il y avait Gilbert Anson-Gravetty et Norman Driver. Norman Driver, le mari de bonne-maman, était mort depuis au moins dix ans, mais Gilbert, le père de son père, était en pleine forme et vivait à Winchester. Qui était donc ce George Hurst ? Et pourquoi la lettre parlait-elle d'un beau-père ? Cela n'avait aucun sens. Avait-elle été adoptée ? Sa mère et son père – elle appelait rarement Richard « papa » ces temps-ci mais, dans sa tête, c'était encore « maman » et « papa » – pouvaient-ils ne pas être ses véritables parents ?

Adelaide abandonna son petit déjeuner pour se diriger vers le téléphone du hall dans l'intention d'appeler sa grand-mère.

— Adelaide ! s'écria bonne-maman dès qu'elle prit la communication. Joyeux anniversaire, ma chérie !

— Merci, bonne-maman, répondit Adelaide avant de faire une pause. Puis-je venir te voir ? Je dois te parler.

— Bien sûr, mais nous nous voyons ce soir au dîner pour ton anniversaire, non ?

— Je le sais, mais il faut que je te parle avant ce soir. Avant le retour de père. C'est que, j'ai reçu une lettre.

— Ah, je vois, ajouta Antoinette Driver d'un air plus grave. Eh bien, dans ce cas, je pense que tu ferais mieux de venir ce matin pour que nous puissions discuter tranquillement entre nous. Je suis déjà engagée pour le déjeuner, mais ce ne sera pas avant midi trente.

— Puis-je venir tout de suite ? insista Adelaide.

— Bien sûr. Demande à Davies de t'introduire dès ton arrivée.

Une demi-heure plus tard, Adelaide frappait à la porte de la maison de sa grand-mère sur Eaton Square.

— Bonjour, mademoiselle Adelaide, l'accueillit Davies avec un sourire. Puis-je me permettre de vous souhaiter un joyeux anniversaire ?

— Merci, Davies, répondit Adelaide en souriant, je vous remercie. Ma grand-mère est-elle en haut ?

— Oui, mademoiselle, elle vous demande de la rejoindre à votre arrivée.

Adelaide le remercia et se précipita vers le large escalier en chêne qui conduisait à la chambre de la vieille dame. Elle toqua fortement et, en réponse à l'invitation, ouvrit la porte. Sa grand-mère était assise dans son lit, un plateau de petit déjeuner sur sa table de chevet, le courrier ouvert et étalé sur la couverture.

— Adelaide, ma chérie. Joyeux anniversaire !

Antoinette Driver ouvrit les bras en s'adressant, comme toujours, en français à sa petite-fille. Adelaide traversa la pièce et accepta avec plaisir le baiser de sa grand-mère avant de tirer une chaise à côté du lit. La vieille dame retira son pince-nez en souriant.

— Te voici donc tout à fait adulte. As-tu l'impression d'avoir changé ?

— Pas vraiment, répondit Adelaide en secouant la tête.

— Moi non plus, commenta la vieille dame. Je ne me suis pas sentie différente depuis le jour où j'ai quitté les bancs de l'école.

— J'ai reçu ta carte d'anniversaire, dit Adelaide sans bien savoir par où commencer, ainsi qu'une de granny et de grand-papa. Andrew n'a pas oublié non plus.

— Bravo pour Andrew, dit sa grand-mère, mais je pense que tu as eu une autre lettre, n'est-ce pas ?

Adelaide tira la missive de son sac à main et la tendit à sa grand-mère. Mme Driver rechaussa le pince-nez et sortit le feuillet de son enveloppe. Elle se mit à lire lentement sous le regard aigu de sa petite-fille, mais ses yeux ne trahirent aucun signe de surprise ou d'incrédulité. Lorsqu'elle eut terminé, elle rendit la lettre à Adelaide.

— Eh bien... commença-t-elle.

Mais elle n'ajouta rien.

— Eh bien, de quoi s'agit-il donc ? demanda Adelaide. D'abord, cette lettre m'est-elle vraiment destinée et, dans ce cas, qui peut bien être George Hurst ?

— Elle te concerne effectivement, confirma Mme Driver, et Sir George Hurst était ton grand-père, ton grand-père paternel.

— Mais...

— Ta mère, ma chère Heather, a fait un premier mariage. Elle a épousé un homme du nom de Frederick Hurst à la toute fin de 1915. Il a trouvé la mort à la bataille de la Somme en juillet 1916. Tu es née après son décès.

Adelaide la fixa sans comprendre.

— Tu es en train de me dire que ma mère avait été mariée... et qu'elle ne m'en a jamais parlé ?

— Richard ne le lui a pas permis.

— Que veux-tu dire par « Richard ne le lui a pas permis » ?

— Ma chérie, tu connais ton père. Les gens font toujours ce qu'il exige. Il refusait qu'elle t'en parle, alors elle ne l'a pas fait.

— Mais elle a été l'épouse de ce Frederick Hurst pendant neuf mois ?

— Pas exactement, non, soupira Mme Driver.

Adelaide eut l'air choquée.

— Tu veux dire que je ne suis pas un enfant légitime ?

Mme Driver secoua la tête en riant.

— Non, bien sûr que non, ma chérie. Ce que je veux dire, c'est qu'ils n'ont jamais vécu ensemble comme mari et femme. Freddie était l'ami d'oncle Johnny. Il a rencontré ta mère à Londres et, pendant qu'il était en France, ils ont échangé des lettres.

— Freddie, c'est comme ça qu'on l'appelait ? Je crois que je préfère ça à Frederick. Que s'est-il donc passé ?

— Quand Freddie a eu une nouvelle permission, ils ont décidé de se marier.

— Comme ça ?

— Oui, comme ça, répondit sa grand-mère. Nous avons tenté de les convaincre d'attendre, mais cela n'a servi à rien. C'était la guerre mon enfant ! Des temps difficiles au cours desquels on saisissait le bonheur au vol. Freddie a obtenu une permission de dix jours pour Noël. Ils se sont mariés le 29 décembre et ils ont passé quatre jours à Londres... une bien courte lune de miel... avant qu'il ne soit rappelé au front. Il n'est jamais revenu, continua Mme Driver en soupirant. Elle ne l'a jamais revu. Il a été tué le premier jour dans la Somme. Tu es née neuf mois plus tard.

Dans le silence qui suivit, Adelaide s'efforça d'assimiler toute l'histoire. Sa grand-mère lui prit la main et elles demeurèrent ainsi, à songer aux conséquences de ce qu'Adelaide venait d'apprendre.

— Quand ma mère a-t-elle épousé mon père ? Richard je veux dire.

— Deux ans et demi après ta naissance. Nous lui avons apporté tout notre soutien, mais ta mère, paix à son âme, était une femme qui avait besoin de s'appuyer sur un homme. D'ailleurs, il aurait été idiot de sa part de refuser cette seconde chance. En outre, elle devait penser à toi. Richard était très heureux de prendre soin de toi et de t'élever comme sa propre fille. Tout ce qu'il exigeait, c'était que les choses soient faites dans les règles. Alors, quand ils se sont mariés, il t'a adoptée officiellement et t'a donné son nom. Il disait que ce serait préférable lorsqu'ils auraient d'autres enfants, parce qu'il pensait que tous les membres d'une même famille devaient porter le même nom. Ainsi, aucun fantôme ne viendrait les hanter.

— Mais maman a dû avoir envie de me parler de Freddie, quand j'ai été en âge de comprendre, je veux dire.

— Je pense que oui, mais Richard lui a fait promettre que non et elle a accepté.

Perplexe, Adelaïde secoua la tête.

— C'est très étrange, remarqua-t-elle, de grandir en croyant être une personne pour découvrir soudain que vous êtes quelqu'un d'autre !

— Tu restes toi, souligna gentiment bonne-maman. Tu es toujours la même. Ton père s'appelait peut-être Freddie Hurst mais, sous toute autre considération, Richard Anson-Gravetty est ton père. C'est lui qui t'a élevée, qui t'a aimée comme sa fille, qui t'a tout donné. Ce n'est jamais une tâche aisée d'assumer l'enfant d'un autre homme et il a fait de son mieux. Tout ce qu'il souhaitait, c'était que tu le considères comme ton véritable père... ce qui est le cas, n'est-ce pas ?

— Bien entendu, mais c'est juste que... C'est juste que c'est un tel choc d'apprendre qu'il ne l'est pas. Notamment